

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

— Certes, fit Forestier, qui avait toujours conformé sa vie à ces belles maximes.

— Donc, mon cher, continua l'Espagnol, le monde est une arène où les plus fins et les plus forts prennent les meilleures places. Si nous avons des appétits et des passions, c'est pour les satisfaire. Ceux qui prétendent nous en empêcher sont des ennemis que nous devons traiter comme tels. Devenir riches, posséder de l'or pour donner libre carrière à toutes nos fantaisies, voilà le but que nous poursuivons et voulons atteindre.

— Mais je suis absolument de ton avis.

— T'es-tu demandé en vertu de quel droit ces magnifiques hôtels, devant lesquels nous passons tous les jours, appartiennent à tel ou tel plutôt qu'à nous ? Pourquoi nous ne serions pas mollement assis dans le huit-ressorts qui roule en ce moment sous la fenêtre, à la place du personnage qui s'y prélassait ?

— Ah ! dit Forestier, c'est une réflexion que je me suis faite souvent.

— Eh bien, mon cher, il nous faut arriver à cette fortune à laquelle nous avons droit aussi bien que d'autres. Laisse-moi te diriger, et un jour, à notre tour, nous mènerons la vie à grandes guides et éclabousserons en passant ceux qui vont à pied.

Il fallait que l'Espagnol connût bien son Forestier pour lui tenir un pareil langage. Sachant que tous ceux qui entretiennent d'après convoitises sont facilement accessibles aux tentations du mal, il donnait hardiment une formule aux aspirations qui fermentaient dans la cervelle du misérable.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, ils n'avaient préparé aucun programme ; mais Forestier s'était donné à don Antonio de Villina comme dans les légendes du Moyen-Age certains hommes de nature ambitieuse et faible s'étaient donnés au diable.

Quand ils se furent quittés, après s'être serré la main, don Antonio se disait :

— Oui, voilà bien l'homme qu'il me faut, tout ce que je lui demandai de faire, il le fera.

XIII.—LE COMLOT

Les coquins, trop souvent, réussissent, au moins en apparence, et la fortune scandaleuse de certains individus, dont la place devrait être dans une maison centrale, trouble la conscience des honnêtes gens qui ne voient que la surface des choses.

Heureusement pour la sanction de la morale et l'idée de la justice distributive qui plane sur le monde, la plupart des scélérats trébuchent dès leurs premiers pas dans la voie criminelle et offrent aux honnêtes gens le spectacle d'une justice qui leur était due.

Nous faisons ces réflexions à propos d'Edouard Forestier.

Même pour les plus habiles à corriger les mauvaises chances du jeu, elles sont aléatoires, et il arrive presque toujours que le gain de la veille est emporté par la perte du lendemain.

Il est d'ailleurs reconnu que l'argent obtenu facilement ne profite guère.

La passion du jeu est peut-être la plus absorbante de toutes ; celui qui est dominé par elle ne s'arrête pas, ce qu'il gagne ne lui fait que désirer de gagner davantage. Une pente fatale l'entraîne jusqu'à l'heure où la ruine inévitable le réduit à l'impuissance.

La prévoyance et l'économie sont des vertus propres au travailleur. Le joueur ne peut pas les pratiquer ; il a des dépenses que son genre de vie lui impose ; et c'est le cas de rappeler ce proverbe :

« Ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour »

Grâce aux trucs que lui avait enseignés don Antonio, Forestier avait ses jours de chance, mais il était toujours dans la gêne. Et puis, moins habile que l'Espagnol, il avait éveillé des soupçons, et plus d'une fois on avait refusé de s'asseoir en face de lui à une table de jeu.

Il venait de gagner quelques pièces d'or dans un tripot où il était venu pour la seconde fois ; il résolut d'aller passer le reste de la soirée chez Mme Cauwey, où probablement il gagnerait encore une vingtaine de louis.

Décidément, ce soir-là, il était en bonne veine. Plusieurs joueurs se succédèrent devant lui et furent allégés de sommes plus ou moins fortes.

Il provoqua alors le jeune Bréguet, que des pertes successives n'avaient pu encore corriger.

La partie n'était pas égale entre le grec et le jeune homme. Au bout d'une heure, Forestier avait accumulé devant lui un tas d'or. Don Antonio observait à distance le manège de son élève. Il dit à un de ses voisins :

— Monsieur de Prévaille, c'est vraiment pitié de voir cet innocent dépouillé par M. de Fabrège.

— N'êtes-vous pas l'ami de M. de Fabrège ?

— Je ne veux plus l'être. Regardez et voyez ce qu'il fait.

De Prévaille surveilla le jeu de Forestier, et bientôt s'aperçut qu'avec l'ongle il faisait une légère marque sur l'angle des cartes, et qu'en les distribuant il en glissait quelques-unes dans sa manche.

Brusquement, de Prévaille s'approcha, et posant sa main sur les cartes servies :

— Vous êtes un voleur ! s'écria-t-il.

Ce fut dans la salle un effarement général. Tout le monde se leva et entoura Forestier.

Il voulut protester avec indignation, mais sa pâleur, l'embarras de sa langue le trahissaient.

De Prévaille lui saisit le bras et, de la manche de sa redingote, fit tomber une carte, le roi de trèfle.

C'était concluant.

Les mots : voleur, escroc, grec et d'autres épithètes injurieuses, se croisèrent.

— Qu'il rende l'argent ! cria une voix.

En un instant l'or qui était sur la table fut saisi ; on le fouilla, et on lui prit les quelques louis qu'il avait sur lui.

— Qu'on le chasse ! crièrent plusieurs voix.

— Ce ne serait pas assez ! il mérite mieux que ça ! dit de Prévaille ; formons-nous en haie, qu'il passe au milieu de nous, et que chacun lui laisse avec sa botte un souvenir !

La proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Mais Forestier, fou de rage, bondit de sa place, et, s'appuyant contre le mur, tira un long couteau d'une de ses poches.

— Le premier qui m'approche, hurla-t-il, je le tue !

Il avait l'air d'une bête fauve forcée par les chiens et acculée dans ses derniers retranchements.

Les plus hardis hésitaient. Mais tous ces hommes allaient-ils se laisser longtemps arrêter par des menaces ? L'affaire allait évidemment tourner au tragique, lorsque don José, qui avait momentanément disparu, s'approcha de Mme Cauwey et lui dit, au milieu du bruit des vociférations.

— Il faut à tout prix prévenir un scandale à la suite duquel votre maison serait fermée.

L'Espagnol lui dit quelques paroles à l'oreille.

— Oui, oui, c'est cela !... fit-elle.

Elle sortit du salon, où toutes les femmes étaient pâles et tremblantes, mais reparut aussitôt et se précipita affolée dans la salle de jeu, en criant :

— La police, messieurs, la police ! Sauvez-vous !

L'effet produit fut magique.

Les hommes, entraînant les femmes, s'engouffraient à la file dans un escalier dérobé, conduisant au jardin derrière la maison, et s'échappaient par une porte pratiquée dans le mur de clôture, laquelle donnait accès à un passage aboutissant au boulevard Haussmann.

En moins de dix minutes, tout le monde avait disparu.

Il ne restait plus dans la salle de jeu que le faux don José Ducos et le faux Louis de Fabrège.

— C'est une fausse alerte, dit l'Espagnol à Forestier ; elle était nécessaire pour vous sauver. A présent, vous pouvez partir tranquillement, en sortant par la grande porte. Demain matin à dix heures, je serai chez vous ; attendez-moi.

Forestier passa une très mauvaise nuit.

Quand il se leva, vainement il fouilla ses poches ; il n'y restait pas un rouge liard.

Toutes sortes de pensées sombres se heurtaient tumultueusement dans son cerveau ; il avait des idées de meurtre, il se sentait une soif de sang ; pourquoi, hier, n'avait-il pas plongé la lame de son couteau dans la gorge de ce Prévaille, qui l'avait dénoncé comme voleur et avait ameuté contre lui tous les joueurs ? Ah ! s'il pouvait se venger !... Se venger !... Mais c'est sur la société tout entière qu'il aurait voulu exercer sa vengeance, comme responsable de toutes ses misères.

Ainsi, il ne pouvait rien tenter ; tout, oui tout se tournait contre lui.